

« Du souffle de sa tourmente, j'ai vu »

Alexandre Lazaridès

Numéro 72, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28768ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lazaridès, A. (1994). « Du souffle de sa tourmente, j'ai vu ». *Jeu*, (72), 138-141.



Heather Mah
et Sophie Corriveau.
Photo : Michael Slobodian.

« Du souffle de sa tourmente, j'ai vu »

Chorégraphie : Danièle Desnoyers ; musique : Gaétan Leboeuf ; costumes : Georges Lévesque ; éclairages : Marc Parent ; maquillage et coiffures : Angelo Barsetti. Interprètes : Sophie Corriveau, Anne Le Beau, Heather Mah, Catherine Tardif et Suzanne Trépanier. Production du Carré des Lombes, présentée à l'Agora de la danse du 12 au 22 octobre 1994.

Le corps, matière pure

Alors que le monde contemporain, placé à perte de souffle sous le signe de la communication, recherche la transparence et l'immédiate lisibilité des messages, la musique et la danse contemporaines, elles, affichent une prédilection marquée pour les titres opaques. Ceux-ci semblent se dresser tout d'un bloc devant nous, impénétrables pour la raison mais, par là même, fortement suggestifs, comme si cette opacité constituait le seul sens désirable. On y reconnaît une sorte de modernité, un signe d'engagement dans des voies nouvelles. *Du souffle de sa tourmente, j'ai vu* est un titre imagé qui crée, paradoxalement, l'impossibilité de voir ; cette métaphore (en est-ce réellement une ?) suggère je ne sais quel mouvement immobile, une kinesthésique bloquée qui remplit le spectateur d'une incertitude attentive ; elle fait le vide en lui et le prédispose à recevoir danse, musique et poésie. On pourrait dire ainsi que le titre inaugure le spectacle.

Il y a, dans la dernière création de Danièle Desnoyers, une tension, une intensité frappante, à l'image de la vie toujours en expansion. On ne peut manquer d'être frappé par l'appétit d'espace qui inspire sa chorégraphie ; la grande scène de l'Agora est constamment balayée par les va-et-vient de son quintette de danseuses ; à tour de rôle ou ensemble, elles affluent du fond de scène jusqu'en avant, ou de gauche à droite, peu importe, en des vagues houleuses qui maintiennent une animation de fond continue. Une sorte de principe fonctionne ici, quelque chose qu'on pourrait appeler le *dévidement* : le geste initial donné, le corps en subit toutes les conséquences à la fois obligées et imprévisibles, tel un ressort tendu que l'on libère, ou une toupie à laquelle on imprime un élan ; après quoi, ce sont les lois physiques qui commandent, jusqu'à épuisement de l'énergie. C'est alors que le corps, rendu à la matière, nous révèle la beauté cachée de ce qui doit être. Ces moments de transmutation du geste en signification et du corps en énergie pure, où l'espace semble ne plus exister que pour habiller les danseuses, sont la marque d'un grand art. Inutile d'ajouter que c'est un art qui éprouvait la résistance des cinq femmes ; elles s'en sont tirées magnifiquement, même si on pouvait constater parfois une perte de synchronisation. Ces rares défaillances étaient largement compensées par une rare qualité : la présence.

Danser, raconter

Par moments, on avait l'impression que leur danse s'était muée en langage, qu'elles racontaient avec tout leur corps, interprètes dans le sens complet. Mais ce langage est bien difficile à décrypter car, à l'instar des hiéroglyphes, les corps qui dansent sont à la fois signes et icônes. Malgré tout, il semble que ce spectacle, tout entier voué au corps féminin, pourrait être perçu, à un niveau plus intellectuel, comme un travail (plutôt qu'une réflexion, le terme semblant inapproprié ici) sur la manière dont l'habit modèle et module la femme, dans ses gestes et ses émotions, dans ses relations avec le monde et les autres. Le costume de base des danseuses est très simple : un pantalon serré et une blouse nouée, qui laissent la taille à découvert et permettent une grande liberté de mouvement ; la couleur de ces habits modernes et presque fonctionnels est plutôt sombre. À tour de rôle, chacune des danseuses revêtira une longue jupe blanche à vertugadin, par-dessus laquelle s'ajustait, mais largement entrouverte par devant, une robe soyeuse de style moderne que son corsage de dentelle noire situait entre la tenue de sortie et la chemise de nuit. Ainsi attifée, la danseuse symbolisait les charmes et les atouts féminins les plus classiques, mais, du coup, par contraste avec les envolées aériennes de ses consœurs, paraissait bien maladroite et, en dépit de tant de pouvoir de séduction (mais exercé sur qui ?), plutôt mal à l'aise.

Ce n'est pas tant l'harmonie ou le filé des gestes que Danièle Desnoyers semble rechercher, qu'une expressivité immédiate, située comme en deçà de leur signification reçue. Ce sont le plus souvent des gestes répétitifs et brefs, qui ne sont pas sans rappeler des automates. En fait, on a l'impression que ce n'est ni la profondeur ni l'âme qu'elle cherche à retrouver, mais une sorte de présence première, pour ne pas dire primitive, du corps féminin. Parallèlement à cette entreprise de déconstruction des codes gestuels

Photo : Luc Senécal.



inculqués, le corps féminin semble se déssexualiser pour se recharger d'une sensualité autre, faite d'affirmation de soi plutôt que de séduction, d'énergie plutôt que de douceur. L'investissement narcissique en était complètement absent.

Le tableau final est une belle trouvaille d'éclairagiste, mais elle est mise au service de la conception de l'ensemble. De larges colonnes de lumière tombent des cintres et parsèment la scène ; elles ont cette particularité de dessiner des carrés sur le plancher. Les cinq danseuses ont ralenti leurs déplacements et évoluent chacune de son côté entre ces colonnes ; la musique s'est faite lointaine et douce ; on entre lentement dans une autre dimension, mais on ne s'en rendra compte que plus tard, lorsque le spectacle sera terminé. Dans l'obscurité qui paraît soudain plus profonde aux alentours, on ne perçoit les danseuses que vaguement ; elles ont fini par s'immobiliser chacune derrière une des colonnes lumineuses, comme si elle ne pouvait plus s'en arracher, chrysalides prises dans une gangue laiteuse. Les autres colonnes vont s'éteindre successivement ; il n'en restera plus que cinq. L'immobilité et le silence sont complets ; puis, c'est le noir total. Le spectacle est terminé, mais ce tableau final semblait annoncer un renouveau, une résurrection peut-être. ◆